

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE  
DU  
DIMANCHE 1er OCTOBRE 2006  
(Salle Saintonge, Saintes)

**PANORAMA DE LA VIE CULTURELLE SAINTONGEAISE**

**par François Julien-Labruyère, directeur en exercice**

Bienvenue à tous ! Je me réjouis d'avoir le privilège d'ouvrir officiellement cette cinquantième séance publique de l'Académie de Saintonge. Avoir cinquante ans pour une Académie oblige à se poser une seule question : a-t-on atteint l'âge de raison ? À feuilleter le livre mémorial que nous venons de publier grâce aux soutiens de l'Office du livre en Poitou-Charentes, du Conseil régional de Poitou-Charentes et du Conseil général de la Charente-Maritime, on pourrait le penser. Ces soutiens prouvent en effet que les plus hautes autorités de notre région pensent que l'Académie de Saintonge fait un travail sérieux et a donc atteint l'âge de raison... Et s'ils se trompaient ? Si finalement, derrière l'élégance discrète qui convient aux académies et dont notre livre mémorial essaie de rendre compte, tout n'était qu'illusion... Et si l'âge de raison pour une académie n'était que celui auquel se mettent à fuir d'ennui tous ceux qu'elle approche ? Et si elle avait oublié que son véritable rôle n'était surtout pas d'être raisonnable mais d'inventer de façon fort décousue, comme dans un rêve, un pays qui n'existe que par l'attachement qu'on lui porte...

Après le grand déferlement de 1968, et encore en 1981, dans les manifestations féministes de New York ou de San Francisco, le slogan préféré des banderoles était : « *Male Chauvinist Pig* ». Vous allez penser qu'avec ses cochons mâles chauvinistes, le directeur de l'Académie de Saintonge n'a vraiment pas l'âge de raison ! La même année, 1981, la ville de Rochefort décidait de donner le nom de Nicolas Chauvin à une de ses rues, celle qui, comme par hasard, mène au cimetière de la Marine. Ce rapprochement pour le moins insolite me permet de vous raconter la plus belle invention identitaire que les Charentes ont produites à leur insu et qu'elles ont ensuite adoptée avec humour.

Caporal de l'armée impériale, originaire de Rochefort et y ayant pris sa retraite, Nicolas Chauvin est de toutes les batailles de l'Empire, il reçoit dix-sept blessures « toutes par devant », perd trois doigts, a l'épaule fracturée et le front mutilé. En récompense de sa bravoure, il se voit décoré de la Légion d'honneur. En juillet 1815, il couche devant la porte de l'empereur à l'île d'Aix et lorsque le *Bellerophon* part pour Sainte-Hélène, il emporte le drapeau tricolore qui ornait la dernière demeure de Napoléon en France et clame qu'il en fera son drap et qu'il crèvera dedans. Quinze ans plus tard, devenu un vieux grognard, il participe à la prise d'Alger et son refrain est repris par l'armée entière : « *J'suis Français, j'suis Chauvin, / J'tapp' sur le bédouin* ». Je n'insisterai pas sur le côté parfaitement incorrect de la chanson en nos temps de repentance universelle. Mais là commence vraiment sa légende : Eugène Scribe en fait le héros de sa pièce, *Le Soldat laboureur* et Hippolyte Coignard se moque gentiment de lui dans son vaudeville, *La Cocarde tricolore*. Il est mis en chansons, son nom s'impose comme celui de l'ancien combattant par excellence et en 1845, consécration académique suprême, Arago rédige la notice « chauvinisme » dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Le mot allait faire le tour du monde, il existe aujourd'hui dans la plupart des langues européennes avec le sens que lui donnait déjà Arago de patriotisme et de nationalisme exacerbés au point d'en devenir soit ridicules, soit agressifs. Et que les

banderoles des féministes américaines l'aient repris pour en faire leur symbole n'est pas sans donner à réfléchir sur les dérivations de sens nées de l'histoire...

Le plus étonnant dans cette affaire est que Nicolas Chauvin n'a jamais existé ! Nulle archive ne parvient à le retrouver, ni dans les registres d'état civil, ni dans les matricules de l'armée, ni dans les répertoires de la Légion d'honneur. Sa légende historiographique ne manque pas de sel. Il apparaît comme créature fictive dès la fin de l'Empire, dans des chansons de comique troupier, figurant de façon caricaturale le demi-solde paysan, gros buveur devant l'éternel et plein de ses souvenirs de batailles. Quand Arago décrit sa carrière aux dix-sept blessures, on est amené à penser que l'écrivain, célèbre pour ses emportements anti-monarchistes, a été abusé par un de ses étudiants documentalistes !

Constatons simplement que Napoléon était surnommé le « petit caporal », qu'il cachait volontiers sa calvitie de « chauvin », qu'il a régné dix-sept ans et qu'il fit dix-sept campagnes ; en outre, c'est dans la région de Rochefort qu'il est venu se réfugier, une fois ses espoirs évanouis à Waterloo... Qui plus est, le prénom de Nicolas était celui qu'on donnait aux coqs de village dans la littérature populaire d'alors : les caricaturistes anti-bonapartistes s'en étaient emparé pour désigner l'empereur. Tous les éléments du mythe sont ainsi réunis et grâce à Chauvin, le pays rochefortais figure la faillite de l'Empire, faillite étendue à la constante conduite d'échec de la Marine française devant l'Anglais.

Et si, tout simplement, Arago n'avait pas encore l'âge de raison ! Il aurait inventé un personnage pour sciemment en créer un symbole... Je me demande même si une grande part de l'histoire qu'on apprend et qu'on désapprend pour la réapprendre n'est pas de cette eau-là. Quatre exemples, proches de nous, illustrent le phénomène : saint Eutrope, Taillebourg, Bernard Palissy et La Fayette. Aux petites heures d'une de ses nuits, le grand évêque de Saintes au VI<sup>e</sup> siècle, saint Pallais, rêve de saint Eutrope et reconstitue son martyr ; treize siècles plus tard, les érudits saintais, le chanoine Lacurie en tête, réinventent le personnage et en font le saint patron de la Saintonge ; la petite escarmouche de Taillebourg se voit transcendée en bataille essentielle de l'histoire de France par Louis-Philippe grâce au tableau de Delacroix et à l'ouverture au public de la « galerie des batailles » au château de Versailles, le jour même de son six-centième anniversaire (le 22 juillet 1842) ; le potier Bernard Palissy, celui qui brûle ses meubles pour activer son four et en devient un mythe destiné à éduquer les enfants de l'école républicaine, fut sorti de l'oubli par Louis Audiat et joliment accaparé par Saintes pour en faire son héros ; ou encore, en une sorte de revanche symbolique contre Chauvin, avec la reconstruction actuelle de l'*Hermione*, Rochefort s'approprie La Fayette et son personnage d'insurgent aux idées généreuses de liberté alors que le héros de l'Indépendance américaine était déjà largement reconnu et officiellement décoré lorsqu'il s'embarqua des rives de la Charente pour son second voyage, en éclaireur de l'armée de Rochambeau. Dans ces quatre cas, il ne s'agit pas à mon sens de trucages au sens vulgaire du mot, mais de présentations valorisantes qui tombent à point au moment où elles sont élaborées, quitte à n'en être pas dupe et à en sourire !

Apparemment, ni saint Pallais, ni Auguste Lacurie, ni Louis-Philippe, ni Louis Audiat, ni Jean-Louis Frot, le maire de Rochefort qui s'enthousiasma pour l'*Hermione*, n'avaient sans doute l'âge de raison. Ils s'identifiaient à un événement, à un personnage ou à un projet et ils croyaient en leurs visions. Comme saint Pallais dont Grégoire de Tours raconte le rêve... D'une certaine façon, notre Académie agit de même : s'identifiant à un mot, un joli mot, le mot « Saintonge » dont la douceur ancienne – et forcément fantasmée – est un programme à elle seule, elle n'a pas l'âge de raison et ses cinquante ans n'y font rien : selon la jolie formule de Pierre-Henri Simon, elle continue d'être pour chacun de ses membres l'endroit où, mieux qu'ailleurs se fixent leurs souvenirs et leurs songes.

Donc nous rêvons... Avec notre palmarès, avec notre séance publique annuelle, avec vous et pour vous, peu à peu, à *cha'pt'it* comme on dit, nous recréons une Saintonge

d'aujourd'hui, qui certes n'est pas qu'imaginaire mais l'est en grande partie, nous lui inventons donc des attributs variés, nous l'agrandissons à notre gré, nous lui donnons des repères historiques quelquefois gentiment arrangés, nous la parons de presque toutes les vertus, nous valorisons ceux qui la valorisent, nous participons à toutes ses légendes, qu'elles aient nom Loti, cognac ou cagouille, nous en parlons avec émotion, nous nous disons même Saintongeais à la façon d'un prénom de notre famille charentaise... Vu de l'extérieur, ce « Saintongeais » suscite d'ailleurs plus d'interrogations que de compréhension, mais cela n'a aucune importance puisqu'il s'agit de notre intimité.

Alors, permettez-nous encore pour longtemps, au moins pour les cinquante ans qui viennent, de ne surtout pas atteindre l'âge de raison, celui des barbons qui ne savent que se prendre au sérieux et refusent que la vie soit un songe, à la façon de notre Saintonge, de votre Saintonge. Seulement pour la rime, Saintonge, songe...

F. Julien-Labruyère